

affrontent basement le regard fashionable de quatre cents personnes bien nées, appelées « le monde », je ne sais trop pourquoi, quoique je les aie connues.

## LX.

C'est ce qui a lieu en Angleterre; c'est du moins ce qui avait lieu sous la dynastie des dandys, à laquelle a peut-être succédé depuis quelque autre classe d'imitateurs imités. — Hélas! comme ils déclinent vite et sans retour les démagogues de la mode! tout est fragile ici-bas; comme on perd vite l'empire du monde, par l'amour, par la guerre, et quelquefois par la gelée!

## LXI.

Napoléon fut écrasé par le Thor septentrional, qui assomma son armée avec son marteau de glace; il se vit arrêté par les *éléments*<sup>s</sup>, comme un baleinier, ou un novice qui ouvre pour la première fois une grammaire française; il avait plus d'un motif de se défier des chances de la guerre; et quant à la Fortune, — mais je n'ose la maudire, parce que plus j'y réfléchis, plus je me sens disposé à croire à sa divinité;

## LXII.

Elle gouverne le présent, le passé, l'avenir; elle nous porte bonheur à la loterie, en amour et en mariage; je ne puis dire qu'elle ait encore beaucoup fait pour moi, non que je veuille déprécier ses faveurs; elle et moi nous n'avons pas encore clos nos comptes, et nous verrons comment elle me dédommagera de mes mésaventures passées; en attendant, je n'importunerai plus cette déesse, si ce n'est pour lui adresser mes remerciements quand elle aura fait ma fortune.

## LXIII.

Pour venir, — et revenir à notre histoire; — le diable l'emporte cette histoire! Elle me glisse sans cesse entre les doigts, obligée qu'elle est de se ployer aux caprices de la stance, — ce qui fait qu'elle languit: ce rythme une fois commencé, je ne puis l'interrompre; comme les chanteurs de nos théâtres, je suis tenu de suivre l'air et la mesure;

mais si je parviens à me tirer de ce mètre-ci, j'en prendrai un autre la première fois que j'en aurai le loisir.

## LXIV.

Ils se rendirent au *Ridotto*. (C'est un endroit où je me propose d'aller moi-même demain, uniquement pour donner à mes pensées quelque diversion, car je me sens un peu triste; et je m'amuserai à deviner quelle espèce de visage chaque masque recèle; et comme j'ai une tristesse qui parfois ralentit le pas, je ferai naïtre ou trouverai quelque chose qui la retienne en arrière pendant une demi-heure.)

## LXV.

Cependant Laure traverse la foule joyeuse, le sourire dans les yeux et sur les lèvres: aux uns elle parle à demi-voix, aux autres tout haut; à ceux-ci elle fait une révérence, à ceux-là un léger salut, se plaint de la chaleur; à peine elle a parlé, son amant apporte la limonade; elle y goûte un peu; puis, promenant autour d'elle ses regards, blâme et plaint à la fois ses amies les plus chères de s'être aussi ridiculement accoutrées.

## LXVI.

L'une a de faux cheveux; une autre, trop de fard; une troisième, — où a-t-elle acheté cet effroyable turban? une quatrième est si pâle qu'elle va sans doute s'évanouir; une cinquième a l'air commun, gauche et provincial; la soie blanche d'une sixième a une teinte jaune; la mousseline si mince d'une septième sans doute lui portera malheur; et voilà qu'une huitième paraît: — « Je n'en veux pas voir davantage! » de peur que, comme les rois de Banquo, elles n'atteignent la vingtaine.

## LXVII.

Pendant qu'elle regardait ainsi les autres, tous les yeux se fixaient sur elle; elle entendait les éloges que les hommes lui donnaient à voix basse, et résolut de ne pas bouger qu'ils n'eussent fini; les femmes seules trouvèrent tout à fait surprenant qu'à son âge elle eût encore tant d'adorateurs; — mais les hommes sont si dépravés, que ces créatures au front d'airain sont toujours de leur goût.



## LXVIII.

Pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi des femmes sans pudeur... — mais je ne veux pas discuter maintenant une chose qui est le scandale du pays; seulement je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi; et si j'étais en robe à rabat, de manière à pouvoir déclamer autant qu'il me plairait, je prêcherais sur cette matière tant et tant, que Wilberforce et Romilly citeraient mon homélie dans leurs prochains discours.

## LXIX.

Pendant que Laure regardait et était regardée, souriant et parlant sans savoir comment ni pourquoi; pendant que les dames de sa connaissance contemplaient d'un œil jaloux ses airs et son triomphe, et que des cavaliers élégamment vêtus défilaient devant elle, s'inclinaient en passant, et se mêlaient à son habil, un homme, plus que tous les autres, tenait ses regards fixés sur elle avec une rare persévérance.

## LXX.

C'était un Turc couleur d'acajou; Laure le vit et fut d'abord contente, parce que les Turcs sont grands partisans de la philogynie, bien que la manière dont ils en usent avec leurs femmes soit déplorable; on dit qu'ils achètent une pauvre femme comme on achète un cheval, et la traitent comme un chien: ils en ont plusieurs, quoiqu'ils ne les fassent jamais voir; la loi leur accorde quatre épouses, et des concubines « *ad libitum.* »

## LXXI.

Ils les enferment, les voilent et les gardent chaque jour; c'est à peine si on leur permet de voir leurs parents du sexe masculin; en sorte que leurs moments ne s'écoulent pas aussi gaiement qu'on le suppose parmi les nations du nord; et puis leur réclusion doit leur donner un air pâle; et comme les Turcs abhorrent les longues conversations, leurs journées se passent à ne rien faire ou à se baigner, à soigner leurs enfants, à faire l'amour et à se parer.

## LXXII.

Elles ne savent pas lire, et par conséquent ne se mêlent pas

de critique littéraire; ni écrire, ce qui fait qu'elles n'affectent pas le rôle de muses; elles ne font ni jeux de mots ni épigrammes, n'ont ni romans, ni sermons, ni pièces de théâtres, ni revues. — Le savoir dans le harem vous ferait bientôt un joli schisme! mais fort heureusement que ces beautés-là ne sont pas des « bas-bleus. » Nul Botherby ne s'empresse de venir leur montrer « un passage charmant dans le dernier poème qui a paru. »

## LXXIII.

Là, point de rimeur antique et solennel qui, ayant toute sa vie pêché à la gloire pour n'attraper jamais qu'un goujon à la fois, n'en continue pas moins sa pêche avec ostentation, et reste ce qu'il était, le « Triton des fretins », le sublime de la médiocrité, le fou de sens rassis, l'écho d'un écho, le pédagogue des femmes beaux-esprits, des poètes en herbe, — et, pour tout dire, un sot,

## LXXIV.

Débitant fièrement ses oracles en phrases pompeuses, laissant tomber un *bon* approbateur qui n'est pas *bon* en droit; bourdonnant comme les mouches autour de toute clarité nouvelle, la plus bleue des mouches bleues; vous fatiguant de son blâme, vous torturant de ses éloges, avalant toute crue le peu de réputation qu'il peut attraper, traduisant des langues dont il ne connaît pas même l'alphabet, et suant des pièces si médiocres que de mauvaises seraient meilleures.

## LXXV.

On déteste un auteur qui n'est qu'auteur, un de ces hommes en uniforme de fou, barbouillés d'encre, si nerveux, si habiles, si susceptibles et si jaloux, qu'on ne sait que leur dire ni qu'en penser, à moins de gonfler ces ballons d'orgueil avec une paire de soufflets; les plus fats d'entre les fats sont préférables à ces rognures de papier, à ces mouchures mal éteintes du flambeau de la nuit.

## LXXVI.

Nous en voyons plusieurs de cette espèce; nous en voyons d'autres aussi qui sont hommes du monde, qui connaissent le monde comme des hommes doivent le connaître: Scott,



Rogers, Moore, et tous ces confrères d'élite, qui pensent à autre chose encore qu'à la plume; mais pour les enfants de la sottise, ces hommes qui voudraient passer pour des gens d'esprit et ne savent pas être des gens comme il faut, je les laisse à leur « *le thé est prêt* » de chaque jour, à leur élégante coterie, à leur femme de lettres.

## LXXVII.

Les pauvres et chères musulmanes dont je parle n'ont aucun de ces hommes instructifs et agréables; l'un d'eux serait pour elles une nouvelle invention, aussi inconnue que les cloches dans un clocher turc; je pense qu'il ne serait peut-être pas mal (bien que les projets les mieux semés produisent quelquefois une mauvaise récolte) d'envoyer un auteur en mission pour prêcher dans ces pays-là notre usage chrétien des parties du discours.

## LXXVIII.

Point de chimie qui leur révèle ses gaz; pas de cours de métaphysique; aucune bibliothèque circulante qui recueille au passage les romans religieux, les contes moraux, les tableaux de mœurs contemporaines; point d'expositions annuelles de peinture; elles ne suivent pas le cours des étoiles du haut de leurs mansardes, et, grâce à Dieu, n'étudient pas les mathématiques.

## LXXIX.

Pourquoi j'en rends grâce à Dieu, peu importe; on croira facilement que j'ai mes raisons pour cela; et comme elles n'ont peut-être rien de bien flatteur, je les garde pour ma vie (à venir) en prose; je crois que j'ai une certaine prédisposition à la satire, et néanmoins il me semble qu'à mesure qu'on vieillit on est plus enclin à rire qu'à gronder, bien que le rire, sitôt qu'il est passé, nous laisse doublement sérieux.

## LXXX.

O gaieté et innocence! vous qui êtes l'eau et le lait de la vie! heureux mélange, boisson de plus heureux jours! dans ce siècle de péché et de carnage, l'homme abominable n'étonne plus sa soif avec un breuvage aussi pur. Nimporte, ie vous aime toutes deux, et toutes deux vous aurez mon

hommage. Oh! qui nous rendra le vieux Saturne et son règne de sucre candi? — En attendant, je bois à votre retour avec de l'eau-de-vie.

## LXXXI.

Le Turc de notre Laure continuait à la regarder fixement, moins à la manière musulmane qu'à la mode chrétienne, qui semble dire: « Madame, je vous fais beaucoup d'honneur, et tant qu'il me plaira de vous regarder, vous aurez la complaisance de ne pas bouger de place. » Si l'on pouvait conquérir une femme en la regardant, Laure était conquise; mais cela n'était pas possible avec elle: elle avait soutenu trop longtemps et trop bravement le feu de l'ennemi pour baisser pavillon devant le coup d'œil étrange de cet inconnu.

## LXXXII.

Le matin allait paraître; à cette heure-là je conseille aux dames qui ont passé la nuit à danser ou à tout autre exercice, de faire leurs préparatifs de retraite, et de quitter la salle avant le lever du soleil, parce qu'en l'absence des lustres et des bougies, il est à craindre que son éclat ne les pâlisse tant soit peu.

## LXXXIII.

J'ai vu dans mon temps quelques bals et quelques fêtes, et il m'est arrivé pour quelque sottise raison de rester jusqu'à la fin: alors je regardais (j'espère que ce n'est point un crime), pour voir quelle était la dame qui soutenait le mieux le grand jour; et, bien que j'en aie vu des milliers dans la fleur de l'âge, de charmantes et qui plaisaient et peuvent plaire encore, je n'en ai vu qu'une dont l'éclat pouvait, après la danse et les étoiles disparues, soutenir la présence du matin.

## LXXXIV.

Je ne dirai pas le nom de cette Aurore, et cependant je le pourrais, car elle n'était pour moi que cette admirable invention de Dieu, une femme charmante, que nous aimons tous à voir; mais je serais blâmable de citer des noms propres; pourtant, si vous désirez découvrir cette belle, allez au prochain bal de Londres ou de Paris, vous y remarquerez encore son visage, effaçant tous les autres par sa fraîcheur.



LXXXV.

Laure, qui savait le danger qu'il y avait à s'exposer à la clarté du jour après avoir passé sept heures au bal au milieu de trois mille personnes, jugea qu'il était temps de faire sa révérence ; le comte la suivait, portant son châle, et ils étaient sur le point de quitter la salle ; mais voyez le malheur ! ces maudits gondoliers s'étaient mis juste à la place où ils n'auraient pas dû se trouver.

LXXXVI.

En cela ils ressemblent à nos cochers, et la cause en est exactement la même, — la foule ; ils se poussent, se heurtent, avec des blasphèmes à se disloquer la mâchoire, et font un vacarme non interrompu. Chez nous MM. de Bow-Street<sup>e</sup> maintiennent l'ordre, et ici une sentinelle est à deux pas ; mais malgré tout cela, il s'échange bien des juréments et des mots révoltants qu'on ne peut redire ni supporter.

LXXXVII.

Le comte et Laure trouvèrent enfin leur gondole, et voguèrent jusqu'à leur demeure sur l'onde silencieuse, s'entretenant du bal auquel ils venaient d'assister, des danseurs et danseuses, ainsi que de leur toilette, entremêlant le tout d'un peu de médisance ; déjà la barque s'approchait de l'escalier de leur palais, lorsque Laure, assise à côté de son adorateur, aperçut tout à coup le musulman qui se tenait là devant eux.

LXXXVIII.

« Monsieur, » dit le comte, dont le front commença singulièrement à se rembrunir, « votre présence inattendue en ce lieu m'oblige à vous en demander le motif. Je veux croire que c'est une méprise ; je l'espère du moins, et, pour couper court à tout compliment, je l'espère dans *vos* intérêt ; vous me comprenez, sans doute, ou je me ferai comprendre. » — « Monsieur, » dit le Turc, « ce n'est pas du tout une méprise.

LXXXIX.

« Cette dame est *ma femme* ! » Jugez de l'étonnement qui se peignit sur le visage de la dame ; elle changea de couleur, et ce n'était pas sans raison ; mais là où une Anglaise s'éva-

nouirait, les Italiennes ne vont pas si loin ; elles se bornent à se recommander un peu à leurs saints, et puis reviennent à elles, complètement ou peu s'en faut ; ce qui épargne beaucoup d'esprit de corne de cerf, de sels, d'eau jetée au visage, et de lacets coupés, comme c'est l'usage en pareil cas.

XC.

Elle dit, — que dit-elle ? pas un mot ; mais le comte, considérablement calmé par ce qu'il venait d'entendre, invite poliment l'étranger à entrer : « Nous discuterons ces matières beaucoup mieux à la maison, » lui dit-il ; « ne nous ridiculisons pas en public, en faisant une scène et une esclandre ; tout ce que nous y gagnerions serait de faire causer et rire à nos dépens. »

XCI.

Ils entrent et demandent qu'on serve le café. — Le café vient, breuvage que prennent également les Turcs et les chrétiens, quoique la manière de le préparer ne soit pas la même. Alors Laure, qui a recouvré ses esprits, et à qui la parole est revenue, s'écrie : « Beppo ! quel est votre nom païen ? Dieu me bénisse ! votre barbe est d'une merveilleuse longueur ! Comment se fait-il que vous soyez resté si longtemps absent ? Ne comprenez-vous pas combien c'était mal à vous ?

XCII.

« Êtes-vous bien *réellement* et *véritablement* Turc ? Avez-vous épousé d'autres femmes ? Est-il vrai qu'elles se servent de leurs doigts en guise de fourchette ? sur ma parole, voilà le plus joli châle que j'aie jamais vu ! voulez-vous me le donner ? On dit que vous ne mangez point de porc. Comment avez-vous fait pendant tant d'années pour... — Dieu me bénisse ! ai-je jamais ? non, non, jamais je n'ai vu un homme jaunir à ce point ! Votre foie est-il malade ?

XCIII.

« Beppo ! cette barbe ne vous sied pas bien ; avant que vous ayez vieilli d'un jour, elle sera coupée : pourquoi la portez-vous ? Oh ! j'oubliais ; — dites-moi, ne trouvez-vous pas que ce climat-ci est plus froid ? Quel air vous avez ! Vous



ne sortirez pas dans ce singulier costume, de peur que quelqu'un ne vous reconnaisse et n'aille conter votre histoire. Comme vos cheveux sont courts! mon Dieu! comme ils ont grisonné!»

## XCIV.

Que répondit Beppo à toutes ces questions? je n'en sais rien. Il avait été jeté sur le rivage où fut Troie anciennement, où aujourd'hui il n'y a plus rien; comme de raison, on en avait fait un esclave, lui donnant pour tout salaire du pain et la bastonnade, jusqu'à ce que, certaines bandes de pirates ayant débarqué dans une baie voisine, il s'était réuni à ces vauriens, avait prospéré, et était devenu un renégat de réputation équivoque.

## XCV.

Et il devint riche, et avec la richesse lui vint un si violent désir de revoir sa patrie, qu'il regarda comme un devoir d'y rentrer, et de ne pas rester toute sa vie écumeur de mer; il lui arrivait parfois de sentir en lui-même un vide, comme Robinson dans son île; il loua donc un navire venant d'Espagne et se rendant à Corfou: c'était une belle polacre, ayant douze hommes d'équipage et chargée de tabac.

## XCVI.

Il s'embarqua, non sans courir de grands risques, emportant avec lui ses richesses (acquises Dieu sait comment), et il gagna le large, quelque téméraire que fût cette entreprise; il dit que la Providence l'avait protégé; — pour ma part, je ne dis rien, — de peur de différer d'opinion avec lui; — n'importe, le navire fut équipé, mit à la voile et eut une heureuse traversée, sauf trois jours de calme à la hauteur du cap Bone.

## XCVII.

Arrivé à Corfou, il transporta à bord d'un autre navire son chargement, sa personne et son équipage, et se fit passer pour un marchand turc, faisant le commerce de diverses marchandises dont je ne me rappelle plus le nom. Quoi qu'il en soit, il se tira d'affaire par cette ruse, sans quoi on l'aurait peut-être fusillé; et c'est ainsi qu'il débarqua à Venise, pour

y reprendre sa femme, sa religion, sa maison et son nom chrétien.

## XCVIII.

Sa femme le reçut; le patriarche le rebaptisa (notez qu'il fit un cadeau à l'église); il quitta ensuite le costume qui le déguisait, et emprunta pour un jour les habits du comte. Ses amis, après sa longue absence, ne l'en estimèrent que davantage, voyant qu'il avait de quoi leur donner d'excellents dîners, dans lesquels il leur prêtait souvent à rire par ses histoires; — mais je n'en crois pas la moitié.

## XCIX.

Quoi qu'il eût souffert dans sa jeunesse, l'opulence et le plaisir de conter indemnèrent sa vieillesse; bien que Laure le fit quelquefois enrager, j'ai su que le comte et lui ne cessèrent pas d'être amis. Me voilà arrivé au bout d'une page qui, étant terminée, terminera cette histoire; il serait à désirer qu'elle eût fini plus tôt; mais une fois entamées, les histoires s'allongent on ne sait trop comment ?

## NOTES.

<sup>1</sup> *Beppo* fut écrit à Venise en octobre 1817, et acquit, aussitôt après sa publication (mai 1818), une immense popularité. Les lettres de Byron prouvent qu'il attachait dans le principe peu d'importance à cette composition; il était loin de croire avoir ouvert une nouvelle route où son esprit était destiné à obtenir les plus beaux triomphes. — « J'ai composé, dit-il à M. Murray, un poème *humorous* dans le genre de Whistlecraft; il est fondé sur une anecdote vénitienne qui m'a beaucoup amusé; il a pour titre *Beppo*: c'est l'abréviation de Giuseppe, qui est le Joseph italien. On y trouve de la politique et beaucoup d'audace. » — Et ailleurs: — « Whistlecraft est mon modèle immédiat; mais Berni est le père de ce genre de composition. Il convient, selon moi, on ne peut mieux à notre langue. Nous en ferons l'épreuve: cela servira au moins à prouver que je puis traiter des sujets gais, et à me justifier de l'accusation de monotonie. » Lord Byron voulait que M. Murray acceptât *Beppo* comme un cadeau, ou, pour nous servir de son expression, « comme compris dans le traité relatif au quatrième chant de *Childe-Harold*. » — Il ajoutait: — « Je vous en verrai d'autres dans le même genre, car je connais le genre de vie des Italiens; et quant aux vers et à la peinture des passions, je suis encore passablement vigoureux. »



<sup>2</sup> Roger Ascham, précepteur de la reine Élisabeth, dit dans son *Mattre d'école* : — « Quoique je n'aie passé que neuf jours à Venise, j'y ai vu, dans ce court intervalle, plus de libertés pécheresses que je n'en ai entendu rapporter à Londres en neuf ans. »

<sup>3</sup> Cette description ne paraît pas être basée sur l'histoire. Suivant Vasari et d'autres, Giorgione ne fut jamais marié, et mourut jeune.

<sup>4</sup> *Quæ septem dici, sex tamen esse solent.*

OVID.

<sup>5</sup> Lorsque Brummel fut obligé de se retirer en France, il ne savait pas un mot de français, et il prit une grammaire pour étudier cette langue. Notre ami Scrope Davies, auquel on demandait quels étaient les progrès de Brummel en français, répondit que — « Brummel avait été arrêté, comme Napoléon, par les *éléments*. » J'ai mis ce calembour dans *Beppo*. C'est un échange de politesse, et non un vol : car Scrope a fait son profit dans plusieurs diners, comme il en est convenu lui-même, de bons mots que je lui avais dits le matin. B. 1821.

<sup>6</sup> Les officiers de paix.

<sup>7</sup> « Vous me demandez, dit lord Byron dans une lettre écrite en 1820, un volume sur l'Italie. Je suis peut-être plus en état que tout autre Anglais de connaître, en effet, les habitudes de ce peuple, ayant vécu avec des Italiens et dans certains endroits où aucun Anglais n'avait résidé avant moi (dans la Romagne, par exemple); mais il y a plusieurs raisons pour lesquelles je ne voudrais pas traiter un pareil sujet. Leur morale n'est pas notre morale, leurs mœurs ne sont pas nos mœurs : nous ne les comprendrions pas; leur éducation conventuelle, l'amoureux servage de leurs cavaliers, leurs habitudes de pensée et de vie domestique, sont entièrement différentes des nôtres, et la différence est d'autant plus frappante que vous vivez plus intimement avec eux. Je ne connais pas de moyens de faire connaître un peuple à la fois réservé et débauché, sérieux de caractère et bouffon dans ses amusements, susceptible d'impressions, de passions, qui sont à la fois *soudaines et durables*, ce que vous ne trouverez dans aucune autre nation. Ils n'ont pas de société, au moins ce que nous appelons ainsi, comme on peut le voir dans leurs comédies. Ils n'ont pas de véritable comédie, même dans Goldoni, parce qu'il n'existe pas de société que l'on puisse peindre sur le théâtre. Leurs *conversazioni* ne sont pas du tout une société. Ils vont au théâtre pour parler, et en compagnie pour se taire. Les femmes s'asseyent en cercle, les hommes se rassemblent en groupes, ou bien encore ils jouent au *loto reale* de très petites sommes. Leurs académies sont des concerts comme les nôtres, avec une meilleure musique et plus de dehors. Ce qu'ils ont de mieux, ce sont les bals de carnaval et les mascarades, alors que chacun abdique sa raison pour six semaines. Après leur diner et leur souper, ils improvisent des vers et font des plaisanteries, mais dans un goût qui ne nous conviendrait nullement, à nous autres gens du Nord. Quant à leur intérieur, l'opposition est encore plus grande. Les femmes, depuis celle du pêcheur jusqu'à la plus grande dame ont certaines règles, certaines traditions, certain décorum, qui forment en

quelque sorte les règles du jeu de l'amour, règles qui souffrent peu de déviations; elles sont extrêmement tenaces, et jalouses comme des furies, ne permettant même pas à leurs amants de se marier si elles peuvent l'empêcher, et les gardant à côté d'elles en public, et dans leur intérieur aussi près qu'elles le peuvent; en un mot, elles changent le mariage en adultère régularisé. Un mot explique cette conduite : elles se marient pour leur famille et aiment pour elles-mêmes. L'exacte fidélité envers un amant est un devoir d'honneur, tandis qu'elles regardent leur mari comme un marchand qu'il faut contenter, et voilà tout. Lorsqu'on parle du caractère d'une personne, femme ou homme, on ne la juge pas d'après sa conduite comme épouse ou comme époux, mais comme maîtresse ou comme amant. Si j'avais à écrire un in-quarto, je ne pourrais qu'amplifier ce que je viens de résumer en peu de mots. »